

UN RÉCIT ?



Pourquoi et comment fabriquer un récit qui soit alternatif à la mythologie libérale et porteur de changement social ? Comment et pourquoi peut-il servir à se réapproprier une histoire, individuelle et collective. En quoi les récits pluriels favorisent-ils l'ouverture des mondes et la rencontre de la diversité ? Pourquoi soutenir une écriture des métiers ? Quels en sont les enjeux ? Qu'en est-il du récit fondateur de l'Education permanente ? Où re-trouver ce récit sous forme contemporaine ?

Ce sont ces questions qui nous ont guidées tout au long de ce dossier. Les trois premiers articles exploreront tour à tour la fabrication d'un autre récit par l'enquête politique, par l'histoire, par le témoignage. Le dernier article est davantage une invitation à récolter des histoires qui nous invitent à lire le social.

Dossier réalisé par Chantal DRICOT et Claire FREDERIC
Toutes nos analyses sont disponibles sur le site www.cesep.be
Votre avis : secouezvouslesidees@cesep.be

LE RÉCIT PAR L'ENQUÊTE POLITIQUE



par Chantal DRICOT sur base d'un entretien avec Josep Rafanell I ORRA

Toutes nos analyses sont disponibles sur le site www.cesep.be

Votre avis : secouezvouslesidees@cesep.be

Au départ, une question : dans notre société, de plus en plus organisée comme un espace de gestion, de contrôle et de contraintes, quelle place est laissée à la politisation des questions ordinaires et à l'initiative populaire ? Autrement dit, quels sont les interstices où le réel peut encore être envisagé dans ses dimensions plurielles et réaménagé sur base de nos aspirations collectivement définies ? Mis en débat lors de l'édition 2014 du Festival des Libertés, ce questionnement aboutissait logiquement à dépasser ce cadre ponctuel et à prolonger la réflexion par la mise sur pied d'un atelier d'enquête politique. Nous avons rencontré Josep Rafanell i Orra¹, qui, en collaboration avec Juliette Beghin de Bruxelles Laïque, accompagne depuis avril 2015, le développement de ce processus. Psychologue clinicien, il a beaucoup travaillé dans les institutions sociales et l'articulation entre soin et politique fait, depuis longtemps, l'objet de ses réflexions et de ses pratiques.

Pourquoi ce choix d'un atelier d'enquête politique ? Quelle est son intention et comment se met-il en place ? Ce sont les questions que nous lui avons posées.

L'enquêteur embarqué

D'abord notre intention était de sortir des réflexions très programmatiques construites à partir d'énoncés qui se trouvent en surplomb d'une situation. Nous ne voulons pas adopter une position de recul critique où le sens est donné par une personne extérieure qui décrypte, interprète, classe et parfois même définit ce que les autres vivent. Nous voulons plutôt trouver un moyen d'approcher l'expérience. Partir de ce que l'on vit et de comment on fait sentir ce que l'on vit. Au départ d'une situation donnée, ce qui nous intéresse, c'est de dégager les zones de partage. Aller voir en quoi cette situation nous parle et ce qu'elle nous fait dire. A quoi elle nous rend sensible ? Dans ce processus d'approche, l'enquêteur est forcément impliqué dans la situation. Il vient avec ses expériences, ses idées, ses sensibilités, ses affects. Toute sorte d'éléments qui sont aussi mis en jeu dans la situation et participent également à construire le récit.

C'est à partir de cette narration réciproquement, collectivement formulée et adressée à d'autres que s'installe le

partage. Au départ d'une situation vécue et de sa relation (dans les deux sens du terme) à d'autres personnes, s'échangent diverses manières de penser ce qui est vécu et diverses manières d'éprouver ce qui est pensé. Il y a une logique de transmission de ces choses qui nous ont affecté, qui nous ont fait penser. Progressivement, s'élabore la construction commune mais non homogène qui pourra à son tour circuler et se raconter à d'autres gens.

Et si on demandait aux gens ce qu'ils vivent ! ?

11

Nous parlons aussi d'un processus d'enquête « politique ». Politique ici signifie retrouver de nouveaux régimes d'existence de l'expérience. Nous voulons éviter de qualifier telle ou telle expérience, de la classer dans tel ou tel registre. Ce qui, en somme, revient à dire aux gens ce qu'ils vivent ; à leur dire ce qu'ils sont ; à les déposséder. Notre présupposé est que les gens quand ils se racontent savent de quoi ils parlent. Et que ces expériences nous parlent autrement du monde que nous vivons.

Prenons le cas des entendeurs de voix². A la suite d'une rencontre³ entre un psychiatre et une entenduse des voix, diagnostiquée schizophrène.. le travail avec ces personnes dites atteintes d'hallucinations auditives, a été envisagé autrement. Jusque-là ces gens se voyaient désignés comme psychotiques et, en fonction du syndrome qui leur était attribué, se voyaient appliquer une série de pratiques : médicamenteuse, asilaire ou disciplinaire et tout un tas de présupposés qui variaient en fonction de l'école théorique du clinicien. Forcément, être diagnostiqué « psychotique » et se faire neuroleptiser pendant 10 ou 20 ans, induit une autre manière de penser sa propre existence. Les psychiatres ont alors demandé à ces personnes de qualifier elles-mêmes ce qu'elles vivaient. Ils



ont proposé à ces gens de voir si, au lieu « d'écraser » les voix, ils pouvaient se mettre en rapport avec elles. Des groupes se sont créés et se sont mis à dialoguer entre eux pour dire ce qu'ils vivaient. Pour certains, entendre des voix étaient très angoissant ; pour d'autres, c'était aidant. Toute une série de positions sont apparues, chacune avec leur singularité. C'était une manière de faire exister autrement l'expérience au-delà de la seule explication psychopathologique ; une manière de la sortir d'une interprétation extérieure et univoque. Pour les entendeurs de voix, cette réappropriation non seulement leur donnait plus de force pour discuter des protocoles auxquels on les soumettait mais les mettait également dans un rapport plus égalitaire aux soignants ; et dans certains cas, leur permettait de s'en passer. Donner accès à d'autres registres d'intelligibilité, susciter une lecture plurielle des événements et des expériences, voilà, à notre mesure, notre intention avec ce processus d'enquête politique.

Création d'espaces polémiques

12

Naturellement, susciter une lecture plurielle de la réalité et mettre à jour de nouveaux registres d'existence revient à créer un espace de conflit avec les institutions chargées, au sein du corps social, de ce que Jacques Rancière appelle « la police » c'est-à-dire un système de gestion, de classification des places. Dans ce contexte-là, se réapproprier une capacité à qualifier son registre d'existence et refuser l'attribution de telle ou telle place ou étiquette, introduit du désordre dans une représentation classifiée des identités, installe un processus de désidentification.

Et nous les travailleurs sociaux nous sommes en plein dans ces mécanismes-là. Il serait faux de prétendre que nous sommes les rouages d'une grande machine de domination. Je pense même qu'il y a un souci sincère dans le travail de soin et d'accompagnement réalisé, et qu'un vrai appétit pour les rencontres existe. Il n'empêche que, la plupart des institutions pour lesquelles nous travaillons produisent cette forme d'assignation des gens à certaines places et que ce mouvement est renforcé par des logiques de contrôle de plus en plus disciplinaires.

La situation des chômeurs est à cet égard éclairante. Le demandeur d'emploi qui n'établit pas les preuves suffisantes de sa recherche d'emploi, même s'il s'agit d'un emploi pourri où il bossera pour des clopinettes ; s'il ne montre pas cet élan à s'intégrer dans la place qui lui est désignée, sera considéré comme un asocial, comme quelqu'un d'anomique.

Et des travailleurs l'encadrent, lui rappellent qu'il faut trouver du boulot alors qu'on sait qu'il n'y en a pas pour tout le monde. Ces travailleurs-là, obéissent à une logique qui n'a aucun sens, même d'un point de vue strictement gestionnaire. Simplement, il faut maintenir les gens en tension.

Entre failles et marges créatives

Encore une fois, je ne dis pas que tout est à jeter dans ces dispositifs-là. Mais il faut bien reconnaître que beaucoup de



travailleurs dans les secteurs de la santé ou du social sont coincés dans des dispositifs qui ne leur conviennent pas vraiment. Des dispositifs qui créent beaucoup d'impuissance pour les personnes qui sont dedans, y compris pour celles qui sont censées les organiser. Mais le formuler comme ça, par le simple exercice d'une pensée théorique ne fonctionne pas. D'abord parce que cette pensée en surplomb tend à figurer la réalité à la place des gens et ce faisant, participe plus à écraser, à figer qu'à faire émerger des choses nouvelles.

C'est pour cela qu'il est vital d'inventer de nouveaux dispositifs et d'éclairer ceux qui existent déjà. Dans un cas comme dans l'autre, ils ont recours à de nouvelles manières d'organiser la relation avec les autres, à de nouveaux rapports entre les individus et surtout à de nouvelles formulations du lien politique qui passent par la prise en compte et l'exploration sensible de réalités hétérogènes. De telles expériences émergent ici et là. Elles installent de la résistance. Ici, elles sont le fait de gens qui travaillent seuls avec des bouts de ficelles et sans faire trop de bruit pour qu'on leur fiche la paix. C'est une manière de faire effraction dans les dispositifs de contrôle, une manière d'en exploiter les brèches. Là, elles sont à la marge, dans des zones qui échappent au maillage des institutions. Elles sont le fruit d'alliances inattendues ou de collectifs de circonstance. Elles sont des lieux d'expérimentation où se rejoignent des expériences différentes qui se mettent côte à côte non pas parce qu'elles sont exemplaires ou merveilleuses mais parce qu'en nommant leur propre singularité, elles aménagent une possible rencontre ; elles instaurent de nouvelles formes de communautés.

Le degré de résonance ...

Ce sont des points de vue situés, incarnés, et donc pluriels que ces nouveaux types de relation font apparaître. Quand je suis face à un usager de drogues qui revendique sa consommation de substances illégales et en connaît le risque et qui du coup se confronte aux institutions qui le rangent dans une catégorie juridico-légale (délinquant, déviant) ou psychopathologique ; dans cette situation, si je ne veux pas d'emblée écraser toute chance de partage, je dois trouver quelque chose qui nous permette d'entrer en relation et qui ancre nos échanges. La résonance entre les personnes est un facteur déterminant dans la création de ces nouveaux dispositifs ; tout autant qu'elle est indispensable à la mise en collectif d'expériences singulières. Et sur base du même principe que des personnes se rassemblent en collectif en opposition avec les institutions qui classifient leur existence ; la multiplication de lieux alternatifs et leur mise en réseau est une manière de résister un peu à la codification de l'espace métro-



On crée des diffractions, des antagonismes, de la polémique. Etre pluraliste, c'est juste avoir de l'appétit pour la diversité dans le monde. Et le prix à payer pour la politique, ce n'est pas d'écraser la pluralité.

politain où la seule chose qui importe est la circulation de la valeur. Du reste, être dans une logique de résonance fait aussi partie de nos intentions avec cet atelier d'enquête politique. Etre un lieu de mise en présence, de mise en réseau d'expériences alternatives et d'horizons nouveaux. Recréer des liens et par ricochet toucher les gens d'à côté qui ont envie de savoir que c'est possible. Par exemple, aujourd'hui nous avons rencontré Maxime qui est travailleur du sexe. Il nous a raconté comment s'est créé l'espace collectif⁴ par lequel ces travailleurs peuvent dire autrement leur profession. Ce qui leur permet de problématiser leur expérience comme quelque chose qui n'est pas forcément de la joie mais qui peut être assumé s'il n'y avait pas cette pression disqualifiante de l'activité prostitutionnelle (qu'il appelle la putophobie). Ce qui leur permet aussi de dénoncer la logique compassionnelle ou pire délinquante qui est souvent plaquée sur la prostitution. Aujourd'hui on a créé un lien. Maxime, on va le revoir. Il va raconter cette histoire ailleurs. Des gens vont entendre ce jeune homme plein de finesse qui dit des choses intéressantes et cela va changer des perspectives. Il faut d'ailleurs remarquer à quel point ce qu'il dit raisonne avec la question des usagers de drogues et la logique prohibitionniste. Ce lien-là, il faut le reconstituer. C'est un espace dans lequel on commence à se dire que c'est possible. Après on espère qu'une logique de propagation se met en œuvre.

... et de pluralité

C'est l'autre élément indispensable à ces nouveaux dispositifs. C'est vrai qu'on est parti d'un récit à la première personne parce qu'on veut susciter quelque chose qui soit de l'ordre des affects, pour ne pas que les gens se coincent dans la tentative de faire un bel exposé théorique avec tous les côtés inhibiteurs que cela comporte. On voulait aussi éviter le côté « je fais le beau », je montre que je réfléchis comme tout le monde ; ce qui éloigne de l'expérience. Partir du sensible, des affects, est un choix délibéré. Il n'est évidemment pas question d'éviter de penser mais nous voulons susciter une pensée qui pense aussi le ressenti. Et puis, il y a ce passage entre individu et collectif qui est résumé dans ce qu'on appelle le transindividuel collectif. C'est une formule un peu compliquée mais qui convient bien pour dire ce moment qu'est l'individuation. C'est-à-dire ce moment où l'individu



s'individue, c'est-à-dire où il se reconnaît parce qu'il est dans le rapport aux autres, parce qu'il est dans la relation. C'est l'attention portée à la relation qui nous permet de créer des collectifs plus porteurs. C'est d'ailleurs la différence fondamentale entre le collectif transindividuel et le collectif politique. A un moment donné, le collectif politique devient toxique, je pense, parce qu'il manque d'hétérogénéité. Alors la logique idéologique te bouffe les idées, parce qu'elle doit être vérifiée par l'action en permanence. Et ça se transforme en une sorte d'absolutisation de l'agir.

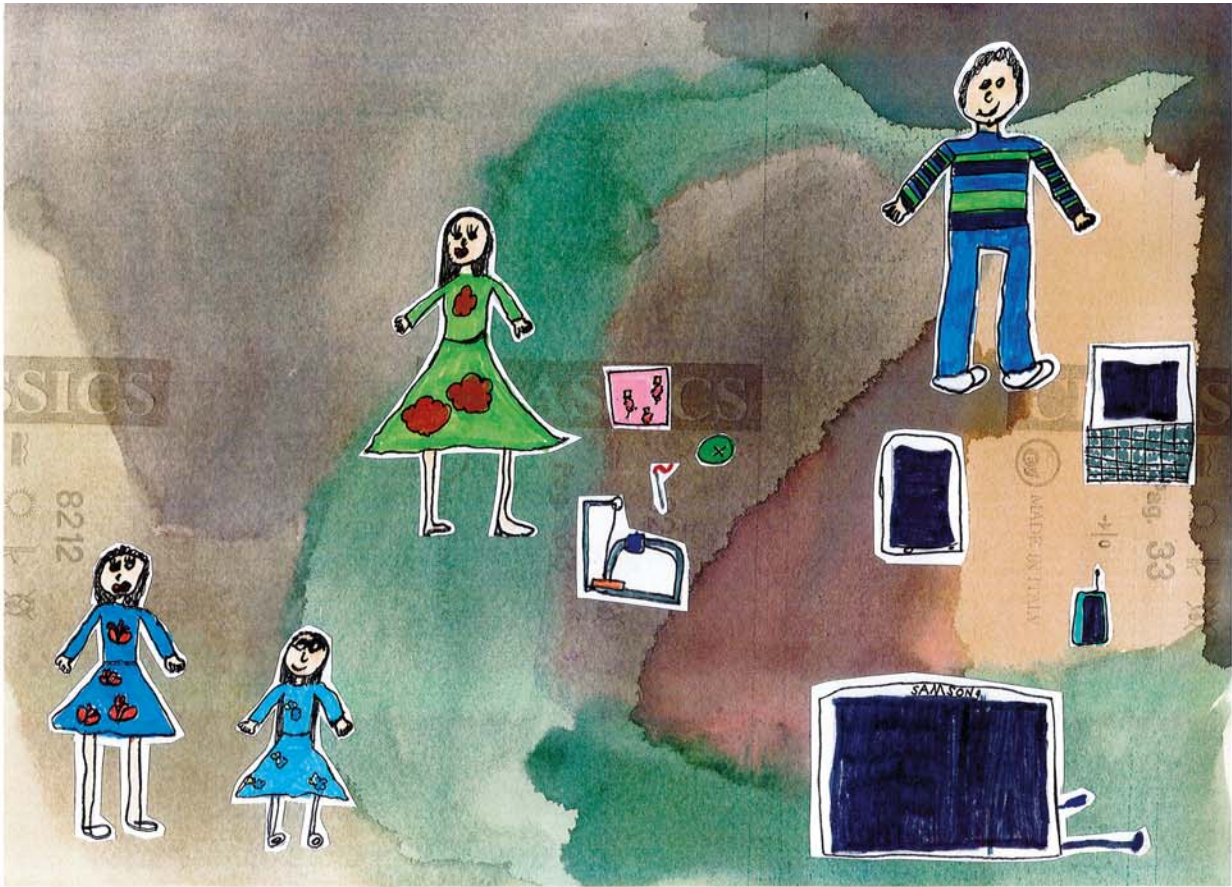
Je pense que cette dimension de pluralité est très importante. Mais attention veiller à la pluralité, cela ne veut pas dire être consensuel, on peut être dans la pluralité et pas dans une logique de consensus. On crée des diffractions, des antagonismes, de la polémique. Etre pluraliste, c'est juste avoir de l'appétit pour la diversité dans le monde. Et le prix à payer pour la politique, ce n'est pas d'écraser la pluralité.



Références bibliographiques :

- « La métropole et ses marges de manœuvre : enquêtons ensemble », Josep Rafanell i Orra, in Echos (Revue trimestrielle de Bruxelles Laïque), n°87, Décembre 2014
- « Prendre soin de nos manières de faire collectif », Josep Rafanell i Orra, in Echos (Revue trimestrielle de Bruxelles Laïque), n°90, Octobre 2015

1. Josep Rafanell i Orra est psychologue clinicien. Il est notamment l'auteur de : « En finir avec le capitalisme thérapeutique. Soins, politique, et communauté ». Editions La Découverte, Paris, 2011
 2. Pour plus d'informations sur les entendeurs de voix en Belgique : www.rev-belgium.org
 3. Cette rencontre à lieu à Maastricht, à la fin des années 80, entre Marius Romme (psychiatre) et de Patsy Hague (une de ses patientes), à laquelle s'est joint très vite Sandra Escher, une journaliste
 4. Pour plus d'informations sur les collectifs de travailleurs du sexe : en Belgique <https://www.facebook.com/UTSOP1-972139689512177/> En France <http://strass-syndicat.org/>



14



LE RÉCIT

PAR

L'HISTOIRE



par Chantal DRICOT sur base d'un entretien avec Christine MACHIELS

Toutes nos analyses sont disponibles sur le site www.cesep.be

Votre avis : secouezvouslesidees@cesep.be

Entre l'histoire officielle et les mémoires collectives, il y a de nombreuses formes de récits dont la nature et le contenu varient en fonction du groupe dont ils sont issus, de leur support et de leur mode de diffusion. Dans le cadre de ce dossier, il nous a semblé cohérent de nous pencher sur la mémoire collective propre aux résistances sociales et aux combats politiques. Dans cette perspective, nous avons rencontré Christine Machiels qui est historienne et directrice du Carhop¹. Comment se constitue la mémoire d'un groupe, dans ses dimensions sociale et politique ; comment se transmet-elle ; peut-elle être un outil de compréhension des réalités actuelles ; et de son observation, quels enseignements peut-on tirer ? Ce sont ces questions qui ont servi de fil conducteur à notre entretien.

Un travail de récolte et de comparaison

La mémoire ouvrière et la mémoire collective sont au cœur du projet Carhop puisqu'il naît à la fin des années 70, d'une initiative des « équipes populaires » qui mettent sur pied des cellules de mémoire ouvrière aux quatre coins de la Wallonie (Jumet, Verviers, Seraing). Avec l'idée de récolter la mémoire des acteurs et des actrices de terrain, certains de ces récits ont permis le lancement de la collection « Les travailleurs témoignent ». Le travail réalisé par la cellule de Seraing a donné lieu à une réflexion sur les événements de 1886 et s'est poursuivi par une exposition et une publication « 1886 - 1986, Des travailleurs témoignent » dont l'intention était d'apporter un éclairage historique aux questions posées par la crise et d'établir des éléments de comparaison avec 1886, une période de fortes révoltes sociales en Belgique. Les émeutes de 1886, d'abord très durement réprimées, ont ensuite abouti à une enquête sur le travail industriel et les conditions de vie de la classe ouvrière. Le but était de vérifier dans quelle mesure ces éléments d'enquête étaient transposables 100 ans plus tard et dans ce cas, quelles auraient été les revendications des travailleurs. Les projets que le Carhop mène aujourd'hui consistent à partir de la réalité des travailleurs pour qu'ils puissent se réapproprier leur histoire, au titre de témoins et d'acteurs. Je parle de réappropriation parce que cette histoire est souvent confisquée. A l'échelle

d'une usine par exemple, c'est le plus souvent « l'histoire officielle » qui domine. Produite avec des archives économiques, elle retrace la destinée de l'entreprise. Notre travail consiste à retisser le fil sur base de la réalité des travailleurs et de ce qu'ils ont vécu. Cette réappropriation peut d'ailleurs avoir une portée plus large. C'est notamment le cas lors d'une faillite. Le travail de récolte et de diffusion des témoignages sert à établir le rapport entre la tragédie personnelle vécue par chacun des travailleurs et la logique économique qui est à l'œuvre. Il y a là un lien qui se fait entre un niveau individuel et un niveau plus sociétal, plus macro.

15

Pour éclairer les luttes et les acquis

Nos missions sont à cet égard très articulées puisque nous réalisons d'une part un travail de récolte de la mémoire. Principalement, une mémoire qui se dit parce que l'histoire des travailleurs repose sur assez peu d'écrits. Avec en corollaire, la réalisation d'un travail de conservation et de valorisation de ce qui est un patrimoine culturel à part entière. D'autre part, sur base de cette trame historique, nous réalisons un travail de compréhension des trajectoires sociétales actuelles. D'un côté, nous sensibilisons les travailleurs et les militants à conserver des traces. Ce sont autant de jalons qui permettront de suivre l'histoire sociale de leur usine ou les luttes dans lesquelles ils se sont impliqués. De l'autre, nous utilisons ce matériel pour travailler à la réappropriation de cette histoire-là et faire en quelque sorte le travail inverse c'est-à-dire tirer le fil chronologique qui éclaire le chemin parcouru grâce aux luttes sociales et les acquis engrangés par le mouvement ouvrier ; conquêtes qui sont aujourd'hui à défendre.

Royal Boch

Un exemple particulièrement illustrant est celui que nous avons mené trois années durant (de 2010 à 2012)



à la faïencerie Boch à La Louvière. Au départ, le projet se lance suite à la demande de l'asbl Kéramis. Un musée, le « Centre de la céramique » s'installait à La Louvière. Il mettait principalement l'accent sur les aspects artistiques de la faïencerie et son administrateur délégué souhaitait y ajouter une dimension d'histoire sociale. Dans cette perspective, nous avons commencé une récolte de témoignages sur ce qui relevait du savoir-faire des ouvriers et ouvrières. Nous nous sommes trouvés à une période charnière puisque la faillite définitive date de 2011². Par la force des choses, nous avons récolté aussi le sentiment des travailleurs face à cette situation. La parole est venue toute seule. En contexte de faillite, ces travailleurs avaient beaucoup de choses à dire y compris sur la sociabilité et sur la culture ouvrière au sein de la faïencerie. On a aussi eu des paroles dures de l'ordre de « vous nous mettez dans un musée ». L'idée était de produire un beau livre qui fasse la part belle aux témoignages de ces gens, à la parole des témoins et qui mette en valeur, en tant que patrimoine immatériel, l'histoire sociale de Boch dans tous ses aspects. Aujourd'hui, on est à la fin du projet et on a des pistes d'édition. A ce stade, l'évaluation n'est pas encore été réalisée mais on peut déjà dire que cette expérience est représentative à plus d'un titre.

16

Notamment par la réflexion que cela a suscité sur nos démarches d'Education permanente

Une forte portée symbolique

D'abord, typiquement, on se trouve ici face à la production d'un autre récit, issus de témoins de première ligne, à savoir les personnes qui y ont travaillé et ont vu l'outil progressivement leur être enlevé. La réappropriation était d'autant plus nécessaire que l'entreprise avait volontairement, au gré des faillites et des directions successives, jeté ses archives. Les seules traces écrites qui restaient étaient celles que les travailleurs eux-mêmes avaient conservées.

De réappropriation, il s'agissait aussi dans la mesure où la construction du récit permettait aux témoins d'exprimer comment ils vivaient ces événements tragiques à la fois de manière individuelle mais aussi de manière collective. Dans le cas de Boch, le choc était d'autant plus douloureux que la faïencerie bénéficiait d'une représentation symbolique très forte, au niveau de la ville et de la Belgique mais aussi au niveau international. Le savoir-faire, la renommée, la noblesse du travail de la terre et de la céramique, tout cela y participait. La faïencerie Boch était porteuse d'un patrimoine largement intégré par ses travailleurs. Il y avait une fierté à travailler chez Boch. Une dimension symbolique très forte, renforcée par les politiques patronales qui avaient contribué à

forger l'idée que l'entreprise ne pouvait pas disparaître. Les logiques paternalistes propres au 19^{ème} siècle (avec la mise en place de toute une sociabilité autour de la création d'écoles de cités ouvrières, de chorales, de fanfares) avaient produit les mêmes effets. Les dirigeants avaient réussi au cours de son développement à faire adhérer les travailleurs à la logique de l'entreprise y compris quand il s'est agi d'introduire une dimension industrielle avec la mécanisation.

Ces témoignages s'assimilaient effectivement à un autre récit et constituaient un patrimoine immatériel important mais - et c'est là que l'historien intervient - qu'il fallait aussi le considérer à la lumière d'une logique industrielle qui s'étale sur plus d'un siècle (1841 – 2012).

Un récit pluriel

Cette forte affiliation des travailleurs à l'entreprise nous a amenés à construire un récit pluriel. Parce que récolter la mémoire de travailleurs en réelle situation de deuil impliquait beaucoup de nuance et de délicatesse. Nous ne pouvions, ni ne voulions contredire leur récit. D'autant plus que cela tient aussi à la nature du propos. Quand il s'agit de mémoire et de surcroît de mémoire collective, on produit un récit avec des souvenirs. *On parle de l'époque où on a commencé à travailler, on avait 14 ans et même si c'était difficile ; si le travail s'apparentait parfois à du travail à la chaîne ; si les luttes étaient dures et les conditions de travail pénibles ; tout cela dans les témoignages était balayé d'un revers. C'était difficile mais on était jeune et on avait un savoir-faire, c'était de l'artisanat.* Nous voulions faire la part belle aux témoins et entendre ce qu'ils disaient. Nous voulions aussi décrire les conditions dans lesquelles les gens devaient travailler avec une infrastructure qui n'avait pas été modernisée. A certains moments, cela nous a mis un peu en porte-à-faux entre cette mémoire collective et l'analyse critique qu'on voulait en proposer ; entre décrire quelque chose qui ressemble à un âge d'or et qui s'assimile pour ses témoins à de



l'artisanat, et décrire le processus d'organisation et de division du travail qui était à l'œuvre depuis le 19^{ème}. C'est la tension avec laquelle nous avons dû jouer. Voilà ce qui nous a amené à proposer un récit pluriel. C'est-à-dire que ces témoignages s'assimilaient effectivement à un autre récit et constituait un patrimoine immatériel important mais - et c'est là que l'historien intervient - qu'il fallait aussi le considérer à la lumière d'une logique industrielle qui s'étale sur plus d'un siècle (1841 – 2012). A partir de là, il devenait possible de relier les deux et d'éclairer d'une part l'évolution de l'entreprise sur base de logiques industrielle et sociale claires et d'autre part de monter les répercussions de ces logiques sur le monde ouvrier et sur les individus qui le constituent.

L'histoire à rebours

Pour aborder la question des enseignements que l'histoire nous permet de tirer, le plus simple est encore de partir de mon expérience concrète de formatrice et du trajet que je fais avec les personnes qui sont devant moi. Sur base de texte de la fin du 19^{ème} siècle, c'est-à-dire à un moment où l'ouvrier n'a en gros aucun droit, je leur demande de se projeter dans le monde du travail de l'époque et de mesurer ce qui nous en sépare. D'abord, le premier constat que je fais, c'est que la connexion entre mouvement ouvrier, monde du travail et monde de la culture ne va pas forcément de soi. Le passage par l'histoire précisément permet de reprendre conscience d'avancées qui sont aujourd'hui tellement intégrées qu'on perd de vue qu'à une époque pas si lointaine, elles n'existaient pas. Je parle ici des grandes conquêtes du mouvement ouvrier (l'assurance, la durée du temps de travail, les congés payés). Ce cheminement permet aussi d'aborder des notions qui ont énormément évolué. La classe ouvrière aujourd'hui n'est plus forcément la même. Le rapport au travail, sa flexibilité, sa raréfaction ; tout cela a beaucoup bougé.

Droits politiques et droits culturels

De la même manière, la référence à l'histoire sociale et au mouvement ouvrier fait apparaître de manière éclairante les liens intrinsèques entre la démocratie culturelle et la démocratie politique et sociale. Sans droits culturels, le suffrage universel est inapplicable. Ce combat pour les droits culturels est présent dès le début du mouvement ouvrier. Sans doute pas formulé de cette manière, mais tout de même, l'instruction obligatoire et à la suite la formation des adultes, sont les premières mesures concrètes réclamées. Pour nous, les acteurs de l'éducation permanente, il est essentiel de nourrir et de rappeler sans cesse cette connexion entre droits culturels et droits politiques parce qu'elle est à la charnière avec d'autres luttes et particulièrement celle du temps de travail, de sa réduction (le temps de loisir, le temps de formation et le temps destiné à s'émanciper) et celles des politiques à l'emploi. Toutes ces raisons me font dire que la dimension culturelle, loin d'être subsidiaire, est au centre de ce que l'on vit aujourd'hui. A ce titre, dans le rapport de force



auquel nous devons faire face aujourd'hui, c'est un combat qui doit être au cœur de nos actions.

Une brèche ouverte

Au début de cet entretien, j'ai évoqué 1886³ et la vague de révolte sociale qui a secoué la Belgique à l'époque. Des émeutes ont eu lieu. Elles ont été durement réprimées, il y a eu des emprisonnements et des morts. Pourtant, à un moment, le gouvernement, ne fut-ce que dans un but de contrôle social, a dû prendre en compte ce que ces émeutes exprimaient. Cela a donné lieu à la première enquête sur les conditions d'existence et de travail de la classe ouvrière. La procédure d'enquête n'a certes pas été optimale, parfois même des rapports ont précédé le prélèvement des témoignages. Pourtant, des gens sont venus y porter leur parole parfois au risque de perdre leur travail. Il n'empêche que cette enquête a débouché, sans perdre la logique de l'état libéral, sur une première vague de réforme. Cela marquait le début de la question sociale. Une brèche était ouverte.



17

1. Le Centre d'Animation et de Recherche en Histoire Ouvrière et Populaire (Carhop) a été créé en 1977. Il est constitué en asbl en 1980. Son objet est de recueillir la mémoire ouvrière, la sauvegarder et la faire connaître. Il est reconnu comme centre d'archives privées et comme service d'éducation permanente par la Fédération Wallonie-Bruxelles.

2. D'autres initiatives ont participé à relater l'histoire de cette débâcle : - Le livre « Usine Occupée », avec des photographies de Véronique Vercheval et des textes de Daniel Adam, Edition L'Image & L'Écrit, PAC, Maritime, 2009

- la pièce « Royal Boch, la dernière défaillance », voir les informations sur http://www.lacompaniemaritime.be/index.php?option=com_content&view=article&id=40&Itemid=17

- le court métrage de Joël Splingard : « Des faïences sur les planches », de Joël Splingard <https://www.youtube.com/watch?v=le8w7xtSACw>

3. En 1907, un monument est érigé dans le cimetière de Roux en mémoire des victimes. A cette occasion, Jules Destrée prononce : « La classe ouvrière doit à ces gens de 1886 une reconnaissance profonde. Il a fallu la secousse de ces jours pour faire sortir nos gouvernements de leur béate torpeur, pour leur faire confesser et reconnaître le bien-fondé des doléances populaires. Mais les martyrs de 1886 ont rendu à la classe ouvrière un service plus précieux encore. Ils l'ont secouée, elle aussi, réveillée de sa passivité et de son inertie. Ils l'ont fait réfléchir à sa détresse et à sa puissance ».

LE RÉCIT

PAR

LE TÉMOIGNAGE



par Claire FREDERIC

Toutes nos analyses sont disponibles sur le site www.cesep.be

Votre avis : secouezvouslesidees@cesep.be

*Tant que les lions n'auront pas leurs conteurs,
les récits de chasse seront toujours faits
à l'avantage des chasseurs.*
(proverbe africain)

Depuis une quinzaine d'années, nous partons à la recherche de ce que serait le métier de formateur en Éducation populaire au XXIème siècle¹.

18 Nous interrogeons des formateurs travaillant dans des secteurs différents, l'éducation permanente, l'aide à la jeunesse, l'insertion professionnelle, les arts plastiques, la littérature, les nouvelles technologies... Ils racontent leurs parcours, partagent leurs doutes, leurs convictions, leurs observations. Nous tentons de repérer en quoi ce métier se distingue des autres métiers de formateurs pour adultes ? A quoi forment-ils ? A l'exercice d'un métier ? A l'action politique ? Comment s'y prennent-ils ? Qu'observent-ils ? Pourquoi s'engagent-ils dans la formation pour adultes ? Quels sont leurs enjeux personnels ? De quels enjeux collectifs sont-ils porteurs ?

A quoi ça sert ?

Une volonté de rendre visibles et lisibles ces pratiques. Faire exister l'Éducation populaire. Elle existe et nous en faisons partie. Mais, l'affirmer ne suffit pas.

Pourquoi l'affirmer ne suffit-il pas ?

Faisons un petit détour par l'analyse avec Pierre Bourdieu, sociologue français.

Il nous propose d'observer une société en nous intéressant aux activités sociales et professionnelles qui ont conduit à la constitution de ce qu'il appelle des champs. Ces champs se sont spécialisés dans l'accomplissement d'une activité sociale donnée, le champ médical, éducatif, artistique...

Il nous apprend que pour qu'un champ existe, il doit s'organiser autour d'un enjeu légitime, le soin, le savoir, l'œuvre... ; d'une figure professionnelle emblématique, le médecin,

l'enseignant, l'artiste... ; de pratiques professionnelles et d'un langage spécifiques. Derrière cette figure professionnelle emblématique, on voit apparaître une série de professionnels différents. Dans le champ médical, on retrouve le médecin, l'infirmier, la secrétaire médicale... ; dans le champ artistique, l'artiste, le critique d'art, la commissaire d'exposition...

Vincent de Coorebyter, à qui nous faisons souvent référence, nous dit que le champ socioculturel existe. Son enjeu est la citoyenneté². La figure professionnelle est l'animateur socioculturel, avec ses pratiques et son langage, certains diront son jargon. Derrière cette figure emblématique, il existe des animateurs, des formateurs, des artistes-animateurs...

Mais, nous dit Pierre Bourdieu, pour qu'un champ existe, il doit être reconnu par ceux qui l'occupent et par ceux qui en sont extérieurs ; le plombier, le pharmacien, nos vieux parents, nos enfants, ...avec qui nous parlons de notre boulot. Parfois apparentés à un loisir pour les animateurs ou au métier d'enseignant pour les formateurs, ces métiers ne sont pas reconnus comme tels par le public, en tout cas pas de manière spontanée.

Comment nous nous y sommes pris ?

Nous avons fait le pari que ces métiers du socioculturel, et plus particulièrement celui de formateur, pour parvenir à une reconnaissance collective, doivent accumuler des descriptions voire des fictions, qui créent au sein de la collectivité les imaginaires qui leur sont liés.

C'est ainsi que depuis plus de dix ans, Florence Darville récolte des histoires de métiers brutes de décoffrage. Nous avons ainsi accumulé une cinquantaine de parcours.

Nous avons ensuite voulu aller un pas plus loin en imaginant le personnage de Suzanne³. Au départ de ces parcours de formateurs, d'une étude du CESEP sur l'Éducation permanente et ses enjeux⁴ et d'un travail



d'équipe sur ce que serait la formation en Education permanente⁵, Maud Verjus a recensé une série d'éléments qui définissent théoriquement ce métier à la recherche d'un éventuel idéal type du formateur en Education permanente quel que soit l'endroit où il travaille.

Nous avons dégagé quelques traits grossiers. Ensuite, le challenge, en collaboration avec Luc Jaminet, était d'utiliser les codes de l'écriture théâtrale pour donner vie à Suzanne, une formatrice fictive en Education permanente... et lui refiler la patate chaude !!!

La patate chaude ?

D'une part, nous voulions faire connaître ce métier de formateur, qui au quotidien, se débrouille pour former des professionnels, éducateurs, assistants sociaux, animateurs socioculturels, responsables de services publics, militants... et plus largement des adultes dans l'aménagement de chemins d'accès au politique. Des hommes et des femmes qui osent parler d'un partage équitable du savoir et du pouvoir. Des hommes et des femmes qui osent permettre à d'autres hommes et femmes de s'émanciper individuellement et collectivement.

D'autre part, l'histoire de l'Education populaire du XIX et du XXème siècle est faite d'utopies, de luttes, de résistances d'hommes et de femmes, d'ouvriers, d'intellectuels, de mandataires politiques qui se sont intéressés à d'autres hommes et femmes marginalisés politiquement et socialement. Ils ont bâti une société fondée sur un accès par tous à l'exercice des droits économiques, sociaux, politiques et culturels. Face aux enjeux d'aujourd'hui, que peut l'Education populaire ? Que peut le formateur ?

Enfin, raconter des histoires de métier ne suffit pas. Il manque une dimension mythique, un récit fondateur qui conditionne nos représentations et nous fait voir le monde autrement qu'au travers du récit particulier du néolibéralisme car *l'humain est un animal songeur*.

*De ses premiers balbutiements à son dernier souffle, il possède une prodigieuse capacité à rêver le monde. Tout, chez lui, en lui, se transforme en images mentales : les idées, les émotions, les lieux, le désir, la morale, les souvenirs, les projets (...). L'imaginaire n'est donc pas le refuge de chimères que l'on a si longtemps cru, et qui tiendrait les rêveurs à l'écart des réalités. Une révolution conceptuelle est en train de balayer les anciennes dichotomies philosophiques : imagination contre raison, imaginaire contre réel, virtuel contre actuel. Avec elle émerge une nouvelle conception de l'imaginaire, désormais perçu comme une dynamique par laquelle un sujet entre en contact avec le monde, y œuvre et s'y construit.*⁶

Comment fabriquer un récit fondateur ?

Lors d'une journée d'étude organisée par la SAW-B7, cette dernière a suggéré comme première étape de dépasser les histoires particulières pour trouver ce qui serait fondateur d'un autre modèle de société. Lors de cette journée, nous avons retrouvé Gregory Pascon, rédacteur en chef de C4 et co-auteur de « Choming out », Jean Delval, animateur au Théâtre des Rues et des Éditions du Cerisier et Jean-Charles Massera, écrivain et artiste. Tous trois tenteront de répondre à comment faire récit ?

Dépasser les histoires particulières

Gregory Pascon partira de la mutation du travail et l'installation d'un chômage de masse parlant de l'âge d'or du chômage et de la nécessité de se débarrasser de la honte d'être chômeur. Il propose de retourner ce stigmat en cessant de s'en remettre au récit qui nous excède tous et de reprendre en main la narration de ce quotidien qui fera l'histoire sociale de demain. Passer du récit en Je au récit en On, pronom indéterminé qui renvoie à un ou des récits collectifs.

19

Ils ont bâti une société fondée sur un accès par tous à l'exercice des droits économiques, sociaux, politiques et culturels. Face aux enjeux d'aujourd'hui, que peut l'Education populaire ? Que peut le formateur ?

Remarquons ici que cette proposition de récit en On expliquerait peut-être aujourd'hui cette histoire sociale conjointe à laquelle nous assistons, une histoire sociale plurielle faite de mouvements, de récits mais pas encore d'un Nous suffisamment puissant pour opposer une force de résistance au modèle néolibéral.

Jean Delval insistera sur un travail d'écriture inscrit dans le réel pour imaginer le changement. Il citera *Rue des italiens* de Girolamo Santocono comme un des livres qui racontent des histoires, mais pas n'importe lesquelles. Des personnages ancrés dans le



20

*réel, mais qui nous entraînent loin dans l'imaginaire. Des auteurs, non pas réfugiés dans leur tour d'ivoire mais qui affrontent la société, questionnent l'état du monde. Des livres qui nous parlent parce qu'ils nous parlent de nous.*⁸

Jean-Charles Massera s'arrêtera sur l'importance de l'inconscient collectif, concept inventé par Carl Gustave Jung, s'attachant à désigner les fonctionnements humains liés à l'imaginaire, communs ou partagés, quels que soient les époques et les lieux, qui influencent et conditionnent les représentations individuelles et collectives.⁹

Quel lien avec le formateur ? Quel lien avec les histoires de métier de formateur ?

Ces formateurs que nous rencontrons concourent comme d'autres à bâtir un autre possible. Ils s'attachent à désigner les fonctionnements sociétaux liés à un imaginaire qui voue une partie des humains à la mort sociale et réelle. Ils assistent parfois impuissants et tentent de reprendre en main la narration d'un autre quotidien.

Mais raconter des histoires de métier ne suffit pas nous l'avons dit. Il manque une dimension mythique, un récit fondateur qui conditionne nos représentations et nous fait voir le monde autrement.

Au terme de cette réflexion, deux pistes sont possibles, continuer à raconter des histoires inscrites dans le réel et tenter d'opérer une politique de révolution du Je en passant de l'histoire particulière d'un professionnel à des histoires de métiers collectives et /ou inviter Suzanne à rencontrer d'autres personnages dans des fictions qui nous permettent de lire le social.

Avec précaution cependant car comme d'autres l'ont déjà dit gare aux fictions collectives, familiales, culturelles, religieuses, institutionnelles, sociales, économiques, politiques et médiatiques qui saturent le réel.



1. Parcours de formateur par Florence Darville. Par ailleurs, ce travail de prospection se couple aux descriptions de formation dont nous témoignons au travers de témoignages dans ce journal.
2. Une déclinaison de ce concept est envisagé dans l'article Vous avez dit participation de Julien et Myriam Vander Brempt p.5
3. « Queue de poisson ou eau de boudin ? Vous reprendrez bien un peu de pâté en croûte ! » - Luc Jaminet et Maud Verjus in Secouez-vous les idées n°100 – déc 204-février 2015 - p16-18
4. « Education permanente : ses enjeux actuels et à venir » - Christine Delhay et Chantal Dricot - 2012
5. « L'éducation permanente selon le CESEP » - Jean-Luc Manise et l'équipe de formateurs en éducation permanente – in Secouez-vous les idées n°100 – déc 2014-février 2015 - p.3-5
6. Les pouvoirs de l'imaginaire – dossier coordonné par Héloïse Lherété – p 33 – sciences humaines n°273 – p.33-59 - août-septembre 2015
7. « Quels récits pour quels mouvements ? Pourquoi et comment faire récit/faire mouvement » SAW-B et Inter-mondes – Bruxelles - 3 avril 2015
8. Éditions du Cerisier – Catalogue Faits et Geste - <http://www.editions-du-cerisier.be/>
9. https://fr.wikipedia.org/wiki/Inconscient_collectif

DES LECTURES DU SOCIAL



par Claire FREDERIC

Toutes nos analyses sont disponibles sur le site www.cesep.be

Votre avis : secouezvouslesidees@cesep.be

Certains romans, contes, films, BD, chansons et histoires en tout genre nous captivent parce qu'elles peuvent nous aider à lire et comprendre le social, ses mécanismes d'exclusion, ses parts d'inavouable mais aussi et surtout ses pans d'explorations et d'utopies dans lesquels nous pouvons nous projeter, rêver, construire. Toutes ces histoires ne sont pas nécessairement bienveillantes. Certaines sont comme une *hache pour casser la mer gelée* en nous disait Franz Kafka.

Dans la suite de ce dossier articulations, nous vous proposons de récolter des histoires en mots et en images, entre réalité et fiction qui nous aident à lire et comprendre le social d'aujourd'hui, à découvrir les mythes, les utopies et les uchronies de ce XXIème siècle¹ qui fondent la vie en société.

France Verrier, libraire à Saint-Gilles depuis dix ans France Verrier nous avait parlé dans un précédent numéro de **Jonhson m'a tué, le journal de bord d'une usine en lutte** de Louis Theillier. *Une bande dessinée qui informe, et raconte une fermeture cynique comme tant d'autres. Les pouvoirs publics sont inféodés aux intérêts des multinationales. Les fondamentaux démocratiques ne sont plus respectés. Nous sommes aujourd'hui dans une démocratie de façade et cette bande dessinée est un acte de résistance !*

Cette histoire est emblématique. L'histoire de la fermeture d'une usine rentable qui a bénéficié d'aides européennes et qui est délocalisée là où les ouvriers coûtent moins cher profitant d'un marché du travail européen non régularisé.

Ce récit me fait penser à **Royal Boch, la dernière défaïence** présentée par Daniel Adam de la compagnie Maritime lors de la reprise du spectacle à Keramis en mars 2015. *Des usines qui ferment et des ouvriers flanqués au chômage, il y en a partout. Mais voilà, Royal Boch c'est à La Louvière, au cœur de la ville, c'est là que nous sommes en résidence depuis plusieurs années, et ce sont des gens qui fabriquent chaque pièce de leur main, depuis cent soixante-huit ans. Ce sont des artisans, comme nous. Et nous fabriquons des pièces, comme eux.*

Milady Renoir, coordirectrice du réseau Kalame², partenaire de longue date.

Elle fouille dans sa mémoire et pense à plusieurs auteurs et performeuses mais je retiendrai Patrick Declerck : *Il est à la fois psychanalyste, philosophe, sociologue, ethnologue... Il a travaillé dans la rue, dans les gares, dans les centres d'ac-*

*cueil, au samu social. Il a écrit **Les naufragés** rendant compte de la grande marginalisation. Il parle de ceux qui vont plonger, de ceux qui sont aliénés par l'idéologie dominante. Mais il en parle aussi en envisageant tous les métiers concernés, les médecins, les élus, les travailleurs sociaux... Il a aussi écrit une version littéraire **Le Sang nouveau est arrivé** dont je découvrirai, en parcourant la toile, que Patrick Declerck le considère lui-même comme un pamphlet voué à dénoncer la cécité totale de la société, son sadisme vis-à-vis des personnes sans-abri.*

Les enfants du CEC *La tête en l'air*, à leur manière, nous emmènent dans leur imaginaire à la recherche des **usines du bonheur** inspirées du travail de Benoi LACROIX. Nous y découvrons en images ce que veut dire pour eux le travail, les métiers, les outils et les machines.

21



Et vous avez-vous des histoires à partager...



1. Utopie : terme créé par Thomas More XVIème siècle qui veut dire littéralement non-lieu.

Uchronie : terme inventé par Charles Renouvier pour parler de non-temps. Une uchronie permet d'imaginer que le passé eut pu être différent in Uchronie, imagination et histoire – Jean-Paul Demoule – p78-79 – sciences humaines n°273 – août-septembre 2015

2. reseau-kalame.be